

Charles Quint maître du monde : entre mythe et réalité

Juan Carlos D'Amico

Caen, Presses universitaires de Caen, 2004, 293 pages, 16 euros.

En notre temps où le mot d'*empire* tend à devenir soit la métaphore un peu vague d'un système de domination que l'on a quelque mal à cerner – et donc à contrôler... –, soit la métonymie d'un pouvoir conjuguant ancrage territorial et hégémonie idéologico-militaire, il n'est pas sans intérêt de s'interroger sur la façon dont un souverain européen entreprit de reprendre à son compte une tradition impériale vieillie en se faisant couronner en 1530 au cœur d'une Italie qui sortait de quatre décennies de guerres ininterrompues. Ce n'est donc pas une énième biographie de Charles Quint qui nous est ici proposée, mais une réflexion sur les raisons et les formes d'un tournant historique (et théorique) dans le parcours du plus célèbre des Habsbourg d'Autriche. Or ce que met bien en évidence l'ouvrage de D'Amico, c'est que ce choix n'allait pas de soi et que l'interprétation que l'on peut en donner s'avère complexe et non exempte de contradictions. Rien n'est simple dans le cheminement qui conduit le roi Charles dans la cathédrale de Bologne un jour de février 1530 : ni la décision initiale, ni les discours divers de l'entourage royal sur le bien-fondé de ce parti pris, ni le voyage nécessaire pour le mettre en œuvre, ni les tractations diplomatiques qui précèdent pour réorganiser la carte politique de l'Italie, ni les débats juridiques entre la papauté et l'entourage du souverain pour fixer les formes de la cérémonie (dont la charge symbolique interdit de les considérer comme de simples détails), ni même le lieu du sacre, ou plutôt *des* sacres puisqu'il s'agit d'un triple couronnement – pluralité fort bien explicitée dans l'ouvrage de D'Amico.

Pour tenter de démêler l'écheveau, il convenait de reprendre un par un les éléments constitutifs de l'événement non pour en donner *le* sens unique, mais pour mettre en lumière le faisceau de significations qui s'y croisent et s'y

entremêlent. C'est ce que fait Juan Carlos D'Amico en traitant tour à tour des débats animés sur la question impériale parmi les conseillers de Charles Quint (Gattinara, Guevara, Alfonso de Valdés) ou parmi ceux qui ont pu influencer sa décision (Érasme, Castiglione), de l'organisation d'un voyage vers l'Italie comme une action de guerre et non comme une simple promenade triomphale, des discours et autres écrits sur le cadre juridique du couronnement, des âpres négociations pour fixer le cadre symbolique de la cérémonie à venir, avant d'en venir, à la fin, à l'analyse serrée des narrations du fait historique. Le moment décrypté n'est donc enfermé ni dans le statut d'épisode ni dans celui d'événement singulier fortement ritualisé : au contraire, il met au jour une série d'équilibres historiques et théoriques difficiles à maintenir, concernant la nature même du pouvoir impérial et générant, selon les cas et les moments, de savantes compositions, des contaminations implicites ou l'exclusion d'un des termes (entre la tradition médiévale et la tradition classique, entre le message de paix et l'action de guerre, entre le tropisme espagnol et l'universalisme, entre l'éclatement territorial italien et l'unification impériale, entre le juridisme et les rapports de force, entre la sacralisation et la politique d'intérêts, entre la légitimité pontificale et les prétentions impériales, etc.). Du même coup, l'ambition de Charles qui apparaît et se définit dans le(s) sacre(s) de Bologne n'est probablement pas de gouverner le monde dans son intégralité, mais plutôt de s'assurer une très moderne hégémonie sur l'Europe. Les Turcs le gênent moins comme mécréants que comme menace permanente sur ses possessions familiales d'Europe centrale, ou sur les relations maritimes entre ses domaines, et comme alliés de revers de son principal ennemi, le roi de France François I^{er}. Dans cette mesure, l'ouvrage de D'Amico sur le couronnement de Bologne est une analyse d'une création impériale nouvelle et inédite plutôt que d'une répétition fatiguée de rituels anciens, dépoussiérés à la hâte. La tradition juridique et symbolique médiévale n'est revivifiée que pour s'adapter au projet singulier d'un souverain moderne. Nous en trouvons d'ailleurs un indice fort, D'Amico le montre bien, dans le fait que l'événement bolonais est constitutif d'une évolution en profondeur de l'image de Charles Quint, qui ne fera que se renforcer dans les années qui suivent au travers d'un « processus d'héroïsation » du souverain. Le livre échappe donc largement à une focalisation un peu répétitive sur la simple déconstruction des fêtes, des entrées, des cérémonies et des triomphes, qui aurait pu le limiter à une contribution trop générique à l'étude des imaginaires et des représentations du pouvoir, inscrite dans le cadre d'une sorte d'anthropologie historique. Le sacre de Bologne n'est donc plus seulement l'aboutissement attendu, le point d'orgue des guerres d'Italie, comme la pure sanction de la victoire militaire des troupes de Charles et le point de départ symbolique de la *pax hispanica* sur la péninsule. La lecture de l'événement se complexifie et devient l'espace d'une histoire plurielle qui n'est pas seulement ancrée dans l'étude symbolique du cérémonial et de ses rituels. Dans ce cadre-là, le mythe, tiré de l'Évangile de Jean, de l'unification du troupeau chrétien sous un seul berger est certes un instrument de propagande,

mais il s'avère aussi le ferment d'une politique où l'universalisme (qui n'est pas l'unité), loin de relever seulement d'une manipulation rhétorique, tente de s'imposer comme l'horizon des relations internationales. S'il en va ainsi, ce n'est pas seulement pour des raisons symboliques, mais parce que, selon une affirmation de la conclusion du livre, dont on aurait d'ailleurs aimé qu'elle soit davantage développée dans le corps de l'étude, « on assiste ainsi à une transformation de l'idée impériale qui ne sera plus liée à son origine germanique mais qui se légitimera uniquement en tant que suprématie d'ordre politique et militaire ».

Jean-Louis Fournel

Le temps moderne. Variations sur les Anciens et les contemporains

Levent Yilmaz

Paris, Gallimard (NRF essais), 2004, 288 pages, 19,50 euros.

Selon une perspective qui privilégie la sémantique et les formes que prennent les concepts dans des contextes historiques définis, Levent Yilmaz propose de rendre compte de l'émergence du « temps moderne » en Europe, c'est-à-dire d'un rapport nouveau à l'existence et à l'occupation du monde, ou encore, d'un nouveau « régime d'historicité », selon l'expression empruntée à Claude Lévi-Strauss. Ce rapport rompt avec la conviction d'une supériorité du passé et de la tradition : le *modernus* ne sera plus la perpétuation d'un héritage, mais le contemporain, voire le futur, et pourra à son tour être rejeté comme ancien.

L'auteur ne se penche pas seulement sur la fameuse querelle des Anciens et des Modernes. Affirmant qu'elle est un événement fait de glissements continus, point d'aboutissement et non de départ, il s'intéresse à un processus qui commence selon lui avec Dante et Pétrarque. Il élabore une thèse proche de celle avancée par Hans Baron en 1959, selon qui la querelle des Anciens et des Modernes était une inflexion du problème historiographique de la Renaissance.

De là un parcours choisi qui commence par Dante (*La Monarchie*) et se poursuit avec Pétrarque, Coluccio Salutati, Leonardo Bruni, Politien, Bembo, Pic de la Mirandole, Alberti, Machiavel (*Le Prince*) : une littérature avant tout politique ou historiographique où la question de l'*historia magistra vitae* et de l'imitation des Anciens, reprise par Jean Bodin et ses contemporains, occupe une place centrale ; une littérature où les prises de position de chacun s'éclairent à la lumière de la posture initiale proposée par Pétrarque, « faire revenir les Anciens parmi les Modernes pour que la *virtus* ancienne recommence à circuler », quitte à s'en écarter radicalement.

L'un des intérêts de l'ouvrage de Levent Yilmaz est de se pencher, même si ce n'est pas sur un mode systématique, sur les lieux de réception des débats italiens, par exemple les Académies, ou sur les nombreux « passeurs » de la culture italienne en France : l'une des conditions de possibilité de la Querelle apparaît clairement être le réseau de communication sans frontières de la république des lettres. Un autre est de mettre en évidence la relation entre ces débats à forte connotation politique et historiographique avec l'évolution de la critique textuelle et la réflexion sur la traduction.

Dans cet ouvrage, les questions qui ont nourri la réflexion italienne à la Renaissance sont réinscrites dans l'histoire européenne : leur apport spécifique à cette histoire en acquiert d'autant plus de relief.

Marie Gaille-Nikodimov

Essai historique sur la révolution de Naples

Vincenzo Cuoco

Traduction et notes par Alain Pons, avec une introduction de M. Vovelle
Paris, Les Belles Lettres, 2004, 330 pages, 37 euros.

Alain Pons, que l'on connaît pour ses études sur Giambattista Vico, et en particulier pour sa récente et très belle traduction de la version de 1744 de la *Scienza nuova*, propose une traduction inédite en langue française de la version de 1801 du *Saggio storico sulla rivoluzione di Napoli* de Vincenzo Cuoco. Comme dans ses nombreuses autres traductions des textes de la pensée politique italienne, Alain Pons accompagne son travail d'un appareil critique très important pour le lecteur français qui, souvent, ne connaît la révolution napolitaine de 1799 qu'à travers la version romancée qui en a été donnée par Alexandre Dumas dans *La San Felice*. Alain Pons propose en particulier une chronologie qui souligne les principales étapes de la vie de Vincenzo Cuoco, ainsi que les grands événements historiques à travers lesquels sa pensée politique se forme peu à peu. On trouve également une note très importante dans laquelle Alain Pons s'explique sur les critères qui ont présidé à sa traduction, perspective d'autant plus essentielle qu'il s'agit ici d'une édition bilingue. Cette traduction est complétée par une introduction de Michel Vovelle qui replace le texte de Cuoco dans la perspective des travaux consacrés à la Révolution française, ainsi que par une étude importante d'Alain Pons qui, en particulier à travers une analyse problématique de la notion de révolution chez Cuoco, permet d'accéder aux passages les plus importants du *Saggio*. Il faut également souligner ici que conformément aux meilleures éditions italiennes (notamment l'édition établie récemment par Pasquale Villani), ainsi que par fidélité aux éditions originales de 1801 et de 1806, Alain Pons inclut les *Frammenti di lettere dirette a Vincenzio Russo*, qui sont essentiels pour déterminer le niveau rhétorique du *Saggio* et en garantir une bonne compréhension. Cette traduction est publiée dans la collection des textes italiens des Belles Lettres. Elle complète la récente reproduction anastatique de la seconde version du *Saggio* (1806), traduite par le révolutionnaire français Bertrand Barère (1807), et publiée il y a quelques années sous la direction de Maité Bouyssy et d'Anna Maria Rao (Naples, Vivarium, 2001).

Si l'on voulait résumer, on pourrait discerner trois aspects qui caractérisent le travail d'Alain Pons, ainsi que ses choix éditoriaux. En premier lieu, il faut noter l'actualisation des sources utilisées par Alain Pons dans sa traduction. Ce dernier se fonde sur l'édition critique italienne du texte établie par Antonino De Francesco, qui a aussi participé généreusement à l'établissement du texte italien dans cette édition bilingue. De manière générale, les analyses, ainsi que les références, renvoient toujours aux études les plus récentes, parmi

lesquelles on peut citer les ouvrages de Maurizio Martirano, Fulvio Tessoro ou Pasquale Villani. Le chercheur français est par ailleurs extrêmement attentif à la définition du statut rhétorique du texte de Cuoco, perspective qui se trouve au cœur de son étude introductive. Il insiste en particulier sur l'importance que revêt la distinction entre les deux versions du *Saggio*. Ces différences ne peuvent pas, selon Alain Pons, être réduites à de simples corrections philologiques, mais expriment une véritable évolution dans la pensée de Cuoco. La seconde version met par exemple en avant la figure de Napoléon et la substitue d'une certaine façon à celle de Masaniello dans la première version, qui offre de manière générale une analyse politique plus radicale et moins nuancée. Il ne s'agit ici que d'un simple exemple, mais qui nous semble caractéristique de la méthode d'Alain Pons qui, par une confrontation continue entre les deux textes, permet une véritable interprétation critique.

Le second aspect qui nous paraît significatif renvoie à la perspective historique adoptée par Alain Pons dans son essai introductif. D'une certaine manière, le traducteur est fidèle au texte qu'il traduit et évite un des dangers dénoncés par Cuoco, à savoir la tentation de l'abstraction, d'une raison privée de tout fondement historique. Cet aspect est d'autant plus important qu'il permet une approche didactique des Lumières italiennes et en particulier de Naples, souvent méconnues en France. Alain Pons a ainsi su faire sienne la conception de la révolution de Cuoco : grâce à l'introduction, le lecteur est à même d'entrer « activement » dans le texte, et ainsi d'être en mesure d'aborder des auteurs aussi importants que méconnus, comme Galiani, Tanucci, Genovesi, Filangieri ou Pagano. Il est en particulier très attentif dans ses analyses aux distinctions, soulignées par Cuoco lui-même, qui existent entre la Révolution française et celle de Naples. Cela lui permet en particulier de parler d'un « paradoxe de la révolution de Naples », qui renvoie à l'absence de soutien populaire d'une telle révolution, et donc à son caractère « passif ». La notion de peuple, permet notamment dans cette perspective, ainsi que dans la manière avec laquelle Cuoco l'utilise, de voir les différences qui existent avec la Révolution française. Ces analyses permettent de discerner chez Cuoco une approche de plus en plus nuancée de la Révolution française, ainsi que des distinctions temporelles, entre 1789 et 1793, entre Condorcet et Robespierre.

Enfin, une telle perspective historique donne un fondement solide à une lecture philosophique du *Saggio*, notamment à travers les figures de Machiavel et de Vico. L'originalité de l'approche est qu'Alain Pons n'oppose jamais ces deux auteurs dans l'analyse des sources, des influences et des origines du *Saggio*. Vico offre à Cuoco un système historique, une structure délimitée par « l'histoire idéale éternelle », ce qui permet à la fois de penser et de faire un diagnostic du « cours » de l'histoire. Alain Pons montre en particulier l'importance des concepts vichiens d'imagination (*fantasia*) et de « sens commun », dans le *Saggio*, éléments que négligent malheureusement les jacobins napolitains en 1799 dans leur approche du peuple. De manière analogue, il montre que Machiavel offre à Cuoco des moyens et des analyses politiques permettant de

penser une pratique politique effective. L'intérêt pour la singularité des événements historiques, pour la figure du *riformatore*, et donc pour une action politique efficace renvoie en ce sens à cette deuxième influence.

Pour résumer, cette approche, qui se fonde en grande partie sur l'histoire des idées, offre au lecteur, en plus du texte de Cuoco, les éléments les plus récents qui caractérisent son histoire critique et sa réception. De manière plus générale, cette très belle traduction met à la disposition du lecteur français un des textes les plus originaux de la pensée politique italienne.

Pierre Girard

Omero italico. Favole antiche e identità nazionale tra Vico e Cuoco

Annalisa Andreoni

Rome, Jouvence, 2003, 272 pages, 20 euros.

L'essai d'Annalisa Andreoni se propose d'éclairer un épisode peu connu de l'histoire des idées à la fin du XVIII^e siècle en Italie, qui se situe principalement à Naples et à Milan, mais qui en réalité a une dimension européenne. Cet épisode est lié aux recherches philologiques sur la figure d'Homère et à son « italianisation ». Tout l'intérêt d'un tel travail est de montrer les mécanismes de déplacement, de superpositions, les emprunts au domaine philologique, à savoir l'approche d'Homère, la datation de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*, et d'un autre côté, des perspectives politiques liées à la progression de l'idée de conscience nationale. L'enjeu du travail d'Annalisa Andreoni est donc de montrer que derrière les problématiques philologiques classiques, la question est avant tout politique. Créer un nouveau mythe, celui de l'*italicità* d'Homère, revient moins à donner une appréciation théorique ou littéraire sur un auteur qu'à se donner une fondation prestigieuse dans le processus de constitution d'une conscience nationale. Réécrire l'histoire d'Homère, affirmer son italianité revient ainsi du même coup à écrire l'histoire de l'Italie, à lui donner une origine propre justifiant du même coup la primauté de la nation italienne et ce qui deviendra le Risorgimento.

L'approche d'Annalisa Andreoni se situe explicitement dans la méthode de l'histoire des idées. Elle complète en particulier les travaux de Paolo Casini (*L'antica sapienza italica. Cronistoria della storia antica*, Bologne, Il Mulino, 1998). Le but de cet essai est de mettre au jour les mécanismes, les décalages, les glissements qui apparaissent dans les querelles et les controverses philologiques. Ainsi, on voit peu à peu comment les querelles, en particulier avec d'autres philologues européens, français et allemands en particulier, permettent aux Italiens, notamment Melchiorre Cesarotti, Ciro Saverio Minervini, Mario Pagano et Vincenzo Cuoco, de construire peu à peu un nouveau mythe, et dans quelle mesure cela les amène à poser la question nationale. L'enjeu philologique n'est qu'apparent. Dans cette perspective, le texte le plus significatif est le *Platone in Italia* de Vincenzo Cuoco, qui essaie de concilier le modèle napoléonien exporté en Italie et le primat de la culture italienne. L'italianisation de la figure d'Homère est ainsi parfaitement analogue au travail d'Alessandro Manzoni qui affirmera quelques années plus tard vouloir « rincer » ses *Promessi sposi* dans les eaux de l'Arno afin d'ancrer son roman dans l'italianité la plus pure.

Le travail d'Annalisa Andreoni prend comme point de départ la figure de Melchiorre Cesarotti et sa lecture d'Homère, en particulier de l'*Illiade*, qui marque le début d'analyses multiples dont on trouve des échos en particulier chez Monti et Foscolo. L'approche de Cesarotti constitue une des premières étapes du glis-

sement que nous avons évoqué entre philologie et politique. L'axe principal de son analyse est de nier toute sagesse profonde dans la pensée d'Homère. Une telle position l'éloigne en particulier des lectures de Bacon (*De sapientia veterum*) ou même du jeune Giambattista Vico dans son *De antiquissima italorum sapientia*. Sans entrer dans le détail de ces lectures, l'idée principale est que les mythes sont des allégories mettant en scène des vérités philosophiques et religieuses profondes et sont liés à une sagesse secrète et obscure pour le vulgaire (« *sapientia riposta* »). Un des enjeux d'une telle position est de réussir à lier les vérités cachées dans la mythologie à la religion chrétienne. Ainsi les fables dériveraient des récits que l'on trouve dans l'Ancien Testament. John Selden, Samuel Bochart, Daniel Huet montrent notamment que les fables sont en réalité des histoires sacrées qui ont été corrompues par les païens. Une telle approche peut du reste être renversée : en effet, si l'on admet que les païens étaient dotés d'une sagesse philosophique profonde, alors rien n'empêche plus de considérer par exemple la sagesse égyptienne comme étant antérieure à celle des Hébreux, thèse que soutiennent John Marsham ou John Spencer. Mais une des cibles de Cesarotti est Antoine Court de Gébelin qui soutient l'existence d'une sagesse philosophique chez Homère. L'idée générale est la suivante : les premiers hommes, incapables d'exprimer leurs pensées dans un langage encore primitif et inapte à traduire des concepts rationnels, se seraient alors tournés vers la métaphore et l'allégorie. Sans entrer dans le détail des analyses d'Annalisa Andreoni, qui rappelle la complexité du débat, les nombreux acteurs (Johann Bernhard Merian, Friedrich August Wolf), ce travail montre bien comment la dimension européenne du débat consacré à Homère dépasse peu à peu des considérations purement philologiques et prend une tournure plus nationale.

Or cet aspect est d'autant plus intéressant dans le cas particulier de l'Italie qu'il se situe à un moment où la nation se construit et prend peu à peu conscience d'elle-même, en tout cas chez certains intellectuels. Dans cette perspective, une des figures les plus intéressantes est Ciro Saverio Minervini qui nie l'existence de la personne même d'Homère et montre que l'*Illiade* et l'*Odyssée* sont en réalité des productions italiennes. Et Minervini d'entrer dans des considérations philologiques très détaillées visant à prouver le caractère « italice » des poèmes d'Homère. L'argument utilisé est toujours le même : les poèmes expriment une sagesse impossible en Grèce à l'époque de leur écriture, et que seule l'Italie possédait et manifestait. L'origine serait donc italienne et ce ne serait que dans un second moment que les poèmes auraient été transférés et connus en Grèce. Bref, c'est l'identité entre les traits culturels des poèmes et ceux de l'Italie méridionale qui permet à Minervini de conclure à l'*italicità* de la tradition homérique. Le texte grec que nous possédons ne serait donc, dans la lecture qu'en donne Minervini, qu'une traduction du texte italice, d'une tradition orale plus antique. Qu'une telle approche puisse être discutable – Ferdinando Galiani se chargera même de la ridiculiser – importe finalement peu. L'essentiel est que, derrière ces problèmes philologiques (par exemple déterminer si les poèmes étaient au début écrits ou issus d'une tradition orale),

la perspective est avant tout de ramener les poèmes à la culture italienne. Il est par exemple intéressant de noter que ce débat a comme support le *Giornale italiano*, qui mélange précisément des thèmes culturels et politiques et qui a eu une grande importance dans le mouvement de la *Giovine Italia*.

Un des éléments permettant d'affirmer ce primat des *antichità italiane* face à celles issues de la Grèce renvoie à l'histoire naturelle. Il se développe en effet ces années-là en Italie tout un courant de pensée qui a pour but de montrer que la primauté historique de la civilisation italienne se fonde sur une formation géographique physique plus ancienne que celle existant en Grèce. On retrouve cette idée chez des penseurs napolitains, en particulier Mario Pagano et Vincenzo Cuoco. Homère serait avant tout un géographe, et on trouverait à travers une interprétation géographique des poèmes une lecture de l'histoire civile des premiers Italiens.

Dans cette perspective, l'essai d'Annalisa Andreoni s'arrête longuement sur la figure de Vincenzo Cuoco et de son *Platone in Italia*. La lecture de cet ouvrage, ainsi que la détermination de son statut, aussi bien rhétorique que philosophique, est très difficile. Mais ce qu'il importe de souligner, c'est la volonté de Cuoco de reprendre certaines des intuitions d'un premier Vico, l'idée d'une *prisca philosophia* antérieure et donc supérieure à toutes les autres sagesse nationales. Chez Cuoco, comme chez Minervini, les recherches philologiques se lient à la politique. Derrière le *Platone in Italia*, c'est avant tout la tension qui existe en Italie entre le modèle napoléonien et les exigences d'une origine purement nationale de la future unité italienne qui transparaît.

En définitive, l'ouvrage d'Annalisa Andreoni réussit parfaitement à retranscrire un épisode souvent embrouillé – en particulier parce qu'il mélange plusieurs niveaux – de l'histoire des idées. L'ensemble est très clair et propose de nombreux extraits de textes souvent difficiles à trouver, ce qui offre une documentation précieuse pour celui qui s'intéresse à cette période et plus généralement aux origines philosophiques et politiques du Risorgimento.

Pierre Girard

Racconti della Resistenza

édition de Gabriele Pedullà, Turin, Einaudi, 2005, 339 pages, 18,50 euros.

On est fondé à éprouver de la suspicion face aux anthologies. Souvent le choix de publier des fragments d'œuvres, en les agrégeant à d'autres fragments d'autres auteurs conduit à rabattre schématiquement le livre sur un « genre » littéraire présumé, un « thème », une « période » (dont la cohérence relève parfois de césures mécaniques, voire du simple comput séculaire). Dans le cas présent, en première analyse, c'est d'ailleurs le genre de la nouvelle (*i racconti*) qui est croisé avec une époque (*la Resistenza*). Mais, en l'occurrence, il s'agit d'une véritable *epokhê*, d'un point sur lequel il convient de s'arrêter, d'un moment historique qui est lourd d'une radicalité et d'enjeux d'importance. Et c'est bien ce qui change beaucoup de choses : intuitivement, j'ai presque envie de dire viscéralement, le titre de l'ouvrage apparaît comme un heureux pavé dans la mare quelque peu fangeuse des remises en cause d'une bonne partie des racines historiques de la République italienne. Restait à écarter les usages extensifs indus de la notion de guerre civile : le fait que la valeur historique et heuristique de la notion soit indubitable depuis le grand livre de Claudio Pavone – dont on saluera en passant la tardive traduction française publiée récemment aux Éditions du Seuil – n'empêche pas en effet qu'elle ait pu être, à l'occasion, le prétexte de manipulations favorisant un relativisme des valeurs et une équivalence des camps en présence. Restait aussi, symétriquement, à éviter de revenir à ce qui avait été le lot de beaucoup des textes « de la Résistance », à savoir une rhétorique désuète mise au service d'une célébration convenue qui ne servait pas nécessairement la cause qu'elle prétendait illustrer. Disons d'emblée que, dans ce recueil, ce double pari est largement gagné. D'abord parce que ces textes brefs (quelques pages) ou plus longs (jusqu'à une trentaine de pages) de quinze auteurs très différents – de Bilenci à Zanzotto par ordre alphabétique – ne sont pas – pour la plupart – les plus attendus (si l'on excepte les nouvelles de Calvino, Fenoglio ou Rigoni Stern). Certains permettent même des redécouvertes, voire des découvertes, qu'ils aient été publiés dans des revues ou des éditions introuvables aujourd'hui (l'étonnante série de six textes magnifiques de Giorgio Caproni, le court récit édifiant d'Ada Gobetti ou l'amer morceau autobiographique de Franco Fortini) ou qu'ils soient perdus dans de monumentales œuvres complètes où l'on ne va pas les dénicher (les courtes nouvelles « uniques » de Primo Levi, de Moravia, de Vittorini ou de Zanzotto). La gageure de cette édition est de nous proposer la lecture de chacun de ces textes comme la lecture d'un texte unique mais aussi, *en même temps*, comme la lecture d'un fragment d'un texte aussi commun qu'involontaire à plusieurs voix (le terme n'est pas ici choisi au hasard puisque l'oralité originelle d'une partie de ces textes est à bon droit relevé par Gabriele Pedullà). Chacun d'eux

prend sens de son rapprochement avec d'autres récits d'auteurs de la même « génération » (un paradigme qui a son importance ici) comme pour justifier *a posteriori* le mot de Calvino, judicieusement placé en quatrième de couverture de cette édition, selon lequel « il libro letterario più rappresentativo della Resistenza non potrebbe essere altro che un'antologia ». D'un côté, chaque auteur est préservé dans l'identité unique de son écriture, et le projet même de l'édition tend à revendiquer à juste titre cette spécificité grâce aux introductions à chaque auteur – des introductions précises, brèves et denses d'où sont bannis les lieux communs, les pures informations encyclopédiques et le bavardage entendu. De l'autre, les textes dialoguent entre eux, sans le vouloir, comme dans une polyphonie spontanée, où les échos naissent moins de la similitude des thèmes ou des formulations que d'un « air de famille », de questionnements semblables, d'apories partagées. Du même coup, est largement remis en cause le lieu commun critique et esthétique qui rabat toute la littérature de la Résistance sur une poétique hégémonique et volontariste – le néo-réalisme et son cortège pas toujours convaincant de néo-lukácsisme et de théorie du reflet – au profit d'une articulation toujours problématique entre des instances contradictoires (le micro-espace et la patrie, le sujet collectif anonyme et l'acteur individuel, la famille et la personne, etc.). Le choix d'une présentation « géographique » des nouvelles, par région, est un des indices de cette complexité assumée, puisque l'une des rares taxinomies matérielles et objectives possibles relève de l'appartenance d'un auteur ou d'un espace de la narration à une région déterminée. Au fil des nouvelles se construit ainsi une image très humaine de la résistance qui n'a rien de convenu, tout à la fois profondément collective et radicalement singulière, suite de micro-romans de formation et de cartographies d'une communauté de valeurs, où l'héroïsme est moins fréquent que la conjugaison paradoxale, dans la quotidienneté, de la détermination et de l'inquiétude face au choix radical de l'engagement ou face à la menace de la mort (que l'on reçoit et que l'on donne). Comme le relève Gabriele Pedullà dans sa longue introduction générale au volume, se mêlent sans cesse dans ces textes (parfois dans le même texte) des focalisations différentes : la participation de l'autobiographie le dispute à la distance de l'observateur omniscient et à la revendication d'un point de vue commun. Du même coup, les frontières entre l'auteur, le narrateur et le lecteur convoqué se brouillent, comme pour mieux rendre compte de ce balancement et de ces questionnements ; comme dans une tentative (désespérée ?) pour échapper à ce qui est en définitive la solitude commune à celui qui choisit le combat (quitte à sombrer, nouveaux Fabrice d'improbables Waterloo, dans la déception ou les illusions d'une confrontation toujours avortée ou retardée) et à celui qui se le remémore. Plus qu'une fuite, on a d'ailleurs là plutôt une transfiguration de la souffrance de la mémoire et de l'angoisse devant la mort : ces pages donnent ainsi naissance à d'authentiques objets littéraires, si tant est que la « vraie poésie intériorise l'histoire » parce que « la responsabilité du poète est plutôt de conférer à l'événement historique la qualité d'événement intérieur », selon le Starobinski de l'*Introduction à la*

poésie de l'événement (janvier 1943), qui a inspiré une partie de l'introduction de ce volume. Par là même, on n'est jamais dans la célébration officielle de martyrs devenant les instruments d'une politique de la mémoire, mais face à une reconstitution d'une mémoire vivante aux multiples facettes, qui peut être accessible à tous et être comprise par tous parce qu'elle ne sert personne en particulier, sinon peut-être les camarades morts qu'elle entend rappeler plus qu'honorer. La justification d'une anthologie, comme forme qui agrège, et la nécessité d'une anthologie, comme forme qui laisse à chacun sa place et qui met chacun à sa place, rend compte, et explique, de façon non formelle, le pluriel mis au mot de *racconti* dans le titre, en ouvrant la possibilité de revenir à l'unité d'un « grand récit » qui n'est jamais au service d'une idéologie ou d'une esthétique univoques.

Jean-Louis Fournel

Come in un giudizio. Vita di Salvatore Satta

Vanna Gazzola Stacchini

Rome, Donzelli, 2002, 170 pages, 17,82 euros.

Le volume de Vanna Gazzola Stacchini, publié à l'occasion du centenaire de la naissance de Salvatore Satta, constitue aujourd'hui la biographie la plus complète et la plus articulée du *giuristascrittore*, tel qu'il a été défini lors d'un colloque organisé à Nuoro en 1989 (*Salvatore Satta giuristascrittore*, U. Collu éd., Nuoro, Consorzio per la pubblica lettura « S. Satta », 1990). Ce n'est pas la seule étude éditée pour cette circonstance, et l'on peut rappeler également l'étude d'Ugo Collu, *La scrittura come riscatto* (Nuoro, Edizioni della Torre, 2002) et le récent essai sur la « philosophie » de Satta, œuvre d'un magistrat passionné (M. Corda, *La filosofia della vita in dimensione esistenzialista. Salvatore Satta filosofo*, Rome, Armando, 2004). À signaler aussi le travail d'édition critique du texte de Satta, *Il giorno del giudizio*, G. Marci éd., Cagliari, CUEC, 2003. Toutefois, aussi bien pour la sensibilité littéraire particulière qu'il manifeste dans la reconstruction de l'itinéraire doctrinaire de Satta, que pour le matériel inédit dont il a bénéficié (une partie de la correspondance, dévoilée pour la première fois par la veuve Laura Boschian Satta), ce volume, sans prétention particulière, est certainement le plus réussi. L'idée de l'auteur semble avoir été avant toute chose de comprendre Satta comme auteur et romancier. Il s'agit là d'une tâche ardue, car elle demande, outre la maîtrise de la technique propre à la critique littéraire, une véritable disposition pour aborder en profondeur la dimension strictement juridique et politique de l'ensemble de l'œuvre de l'auteur, souvent plus complexe que les rapports habituels existant entre droit et littérature. Dans le cas de Satta, on se trouve en effet face à une pensée difficilement classable dans des schémas et des orientations doctrinales, pour ainsi dire « préconstitués », qu'on trouve par exemple dans les manuels d'histoire de la pensée juridique et politique. Si ce n'était pour son caractère timide et introverti, que le désenchantement et l'urgence d'une recherche personnelle solitaire ne feront qu'amplifier par la suite, nous n'hésiterions pas à définir Satta comme une personnalité héroïque, et cela en mettant de côté toute considération idéologique. L'appel incessant et malgré tout courtois d'un juriste, catholique et tardivement libéral, à ne pas céder aux tentations idéologiques éphémères du présent, possède en effet quelque chose d'héroïque. D'autant plus que ces dernières, supplantant le discours scientifique et ne s'appuyant sur aucune tradition, peinaient à se doter d'un statut épistémologique propre. La pensée de Satta suit un parcours qui débute à partir des années 1930 et s'étend jusqu'au début des années 1970 du siècle dernier, c'est-à-dire à une période où il devient de plus en plus difficile et impopulaire de se définir d'abord libéral, puis catholique et même juriste.

Et c'est justement Salvatore Satta, malgré lui, qui a eu le privilège de péter, dans l'histoire de la littérature italienne, la longue tradition des « juristes écrivains », et comme cela a été dit par ailleurs, des humanistes. Malgré lui, car son chef-d'œuvre, *Il giorno del giudizio* (*Le Jour du jugement*, traduit en français par Nino Frank chez Gallimard en 1981, aujourd'hui disponible en « Folio »), qui a marqué son succès mondial, a été publié de manière posthume, d'abord par l'éditeur de textes juridiques padouan Cedam en 1977, auquel il était lié dès ses premiers écrits, bien qu'en 1948 il eût déjà publié sans écho *De profundis*, si mal interprété. C'est pourtant la maison d'édition Adelphi de Roberto Calasso qui garantit deux ans plus tard la diffusion de cette œuvre, ovationnée immédiatement par la critique italienne, européenne et américaine, qui la compare pour sa valeur, et pour son destin, au *Guépard* de Tomasi di Lampedusa. Calasso, dans un entretien au *Monde* en 1981, révélait avoir connu personnellement Satta, qui était le collègue de son père, le célèbre historien du droit Francesco Calasso de la faculté de droit de Rome : « Quand je lus cet ouvrage, je fus tout de suite frappé par ce que j'appellerai la dimension métaphysique du roman. La "tristesse démoniaque", la face obscure de l'âme de la Méditerranée, un nihilisme archaïque, parlent en ces pages. » Outre la particularité du *Jour du jugement*, auquel elle consacre une section importante, la biographie de Vanna Gazzola Stacchini dessine une image claire de Satta, de sa personnalité naturellement portée à un discours politique élevé et limpide, comme on l'attend d'un juriste. Pour comprendre pleinement cet aspect particulier, les passages concernant sa formation juridique, mûrie dans les universités de Pavie, Pise et Sassari, sont d'une efficacité exceptionnelle. Parmi ceux-ci, on peut citer les souvenirs de sa jeunesse passée dans l'ombre du notariat de son père, « ministre du sort des autres », et au moins deux portraits de ses maîtres, tracés par Satta selon le modèle des biographies de l'humanisme juridique, c'est-à-dire en récupérant la valeur politique élevée, et donc morale, que le sens d'une vie, dans ses particularités publiques et privées, prend pour le monde :

Mes premiers livres ont été ces gros volumes, qui recueillaient chaque année les actes consignés toujours par la même écriture sévère, que je lisais furtivement, certes sans les comprendre, mais en ayant peut-être l'intuition qu'ils gardaient, réduite sous forme juridique, la somme de tant de vies ; et mes premiers devoirs ont été la copie de ces actes, que mon père faisait faire à ses nombreux fils, car la machine à écrire n'avait pas été inventée.

C'est ainsi que Salvatore Satta se rappelait, « plus avec le cœur que l'intellect », les premiers germes de sa recherche de la vérité, conduite dans le milieu de la science juridique. Sa rencontre à Sassari avec Lorenzo Mossa fut déterminante sur ce point. Avec une habileté et une sensibilité extraordinaires, Satta se rappelle sa première visite chez le professeur :

Il me fit asseoir, me regarda derrière ses verres épais, me demanda, comme Farinata, qui étaient mes ancêtres. Puis il parla de lui. Il en parla pendant une heure, deux, je ne sais plus, tout comme je ne sais plus ce qu'il dit. Je sais que tandis qu'il parlait, la pièce, dans laquelle s'insinuait le crépuscule, se peuplait de fantômes : parfois il prenait un livre, il l'ouvrait, il prenait du plaisir à caresser ses pages brillantes, puis il lisait quelques extraits, en oubliant que je ne pouvais absolument pas comprendre. Quand il m'accompagna à la porte, il me regarda fixement dans les yeux : « Dans la vie on peut faire beaucoup de choses, dit-il, et on peut se passer d'étudier le droit. Pour moi – et sa voix devient grave – le droit c'est tout. » Je me précipitai dans les escaliers, je m'élançai joyeusement dans la nuit. J'avais trouvé ma vocation, j'avais trouvé l'absurde.

Autre rencontre, celle de Marco Tullio Zanzucchi, professeur à l'Université catholique de Milan, chez qui Satta fit son stage d'avocat. À l'occasion de la commémoration de sa disparition en 1948, Satta écrit : « Il fut un professeur, il ne fit pas le professeur, c'est-à-dire qu'il enseigna par ses écrits, par sa parole, par sa vie. »

Satta l'élève et Satta le maître ; on ne peut pas comprendre l'un sans comprendre l'autre. Et ce volume, en parcourant à nouveau avec intelligence les étapes cruciales de sa biographie, nous aide – à travers ses écrits – à saisir sa pensée inquiète constamment en mouvement. Le lecteur redécouvre donc l'œuvre de Satta en suivant un parcours chronologique qui faisait encore défaut dans l'histoire littéraire du xx^e siècle. On peut rappeler l'épisode de la tuberculose qui frappa Satta en 1926, et qui le conduisit à un internement forcé de deux ans au sanatorium de Merano. C'est à cette occasion qu'il fit ses premières tentatives littéraires et qu'il composa le roman *La Veranda*, resté longtemps inédit et comparé, après sa publication, à *La Montagne magique* de Thomas Mann. On découvre les difficultés de l'enseignement universitaire pendant les années du fascisme ; la polémique enflammée avec Francesco Carnelutti sur la nature privée du procès, aussi hardie que chargée politiquement ; l'exil auquel il est contraint pendant la guerre ; la rédaction de cette fresque émouvante sur la mort de la patrie au lendemain du 8 septembre 1943 dans son *De profundis*, refusé par la maison d'édition Einaudi parce qu'écrit par un auteur « étranger aux milieux de la Résistance » ; le travail indéfectible sur la doctrine juridique, le *Commentario* au code de procédure civile et sur le manuel ; l'engagement politique comme éditorialiste du *Gazzettino di Venezia* ; l'abandon de l'enseignement et l'édition dans la plus complète solitude des six *Quaderni*, une sorte de publication à mi-chemin entre la revue et le soliloque, auquel il admit seulement très peu d'amis, parmi lesquels Riccardo Orestano ; et encore la campagne pour défendre le caractère sacré de la famille, qui le replaça au centre du débat politique à l'époque du référendum sur le divorce ; la rédaction du *Jour du jugement* à Fregene et enfin le succès posthume.

En somme, il s'agit de l'histoire d'une vie, mais aussi d'une réflexion profonde sur la manière dont une génération de juristes – des hommes comme il faut, avant tout – qui a aujourd'hui disparu à tout jamais, a vécu et a participé, parfois de façon dramatique, à l'histoire italienne du siècle dernier.

Paolo Carta

Traduit de l'italien par Laura Fournier-Finocchiaro

Bella ciao. Canto e politica nella storia d'Italia

Stefano Pivato

Rome-Bari, Laterza, 2005, XII-361 pages, 18 euros.

Certains historiens italiens, pour étudier les comportements collectifs à l'ère des masses, sont aujourd'hui à l'affût de nouvelles sources, aussi bien sonores, visuelles que multimédia (iconographie, photographie, cinéma, télévision, internet). On pense notamment à la collection « Nuovi orchi » dirigée par Giovanni De Luna pour la maison d'édition La Nuova Italia, qui fait référence à la célèbre phrase de Marc Bloch : « Le bon historien [...] ressemble à l'ogre de la légende. Là où il flaire la chair humaine, il sait que là est son gibier » : les chercheurs y sont invités à interpréter les faits historiques grâce à des « sources » non traditionnelles, car c'est ainsi que sont présentés les documents littéraires, artistiques et multimédia.

Stefano Pivato, professeur d'histoire contemporaine à l'Université d'Urbino, est déjà un habitué des approches innovantes de l'histoire de l'Italie : parmi ses livres, on peut citer *Il nome e la storia* (Bologne, Il Mulino, 1999), qui analyse l'onomastique en relation avec les prises de parti politiques, et *La storia leggera* (Bologne, Il Mulino, 2002), un essai consacré à l'utilisation publique de l'histoire dans la chanson italienne. C'est de nouveau sur ce thème que porte son nouvel essai *Bella ciao*, un volume écrit en collaboration avec Amoreno Martellini et publié par Laterza.

Pour l'auteur, la chanson populaire a formé un sens historique commun aux Italiens, parallèlement aux livres d'histoire, aux journaux, à la télévision. Elle a raconté l'histoire, l'a divulguée et parfois même l'a créée. La chanson a ainsi une fonction sociale forte : elle témoigne de l'adhésion à un idéal, elle est l'expression d'une foi politique et elle confirme et exalte le sens d'appartenance et de communion à un groupe.

Pivato s'interroge ici sur la façon dont la chanson sociale accompagne la vie politique, en souligne les principaux événements, suit son évolution. Il propose notamment une vaste anthologie de textes, qui va de la Révolution française et du Risorgimento jusqu'à nos jours (l'album *Il fischio del vapore* interprété par Francesco De Gregori en 2002), et il nous raconte la naissance et le succès de certaines chansons, celles des *partigiani* de la Seconde Guerre mondiale (*Bella ciao*, qui donne son titre au volume, et qui aujourd'hui est indubitablement, dans la mémoire collective des Italiens, une identification de la Résistance), mais aussi les grandes chansons du mouvement ouvrier du début du siècle, du fascisme, ainsi que celles des années de la contestation, jusqu'au chapitre intitulé « De Lenin à Lennon (Forza Italia) », où il constate le déclin de la chanson politique. Les titres des différents chapitres construisent la bande originale de l'histoire de l'Italie contemporaine, qui débute quasiment

par l'hymne national *Fratelli d'Italia*, puis passe des *Compagni dai campi e dalle officine* à *La leggenda del Piave*, de *Giovinazza Giovinazza* à *Bella ciao* et *Scurdammece 'o passato*, pour arriver aux auteurs-compositeurs de *I tempi stanno cambiando* et *Contessa*.

Le thème traité est néanmoins trop vaste, hétérogène et complexe pour que l'auteur puisse analyser et exploiter dignement les documents qu'il présente, et le contenu de son essai est très inégal. Jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale et de l'époque des « religions politiques », l'auteur montre bien que les chansons et les hymnes ont été fondamentaux pour l'organisation du consensus national, tout en caractérisant fortement les positions partisans. En effet, si la révolution nationale et l'esprit risorgimental ont comme fond sonore les très populaires chants garibaldiens (« Si scopron le tombe, si levano i morti... »), parallèlement l'imaginaire du XIX^e siècle reflète aussi la protestation des réactionnaires méridionaux chantant « Viva viva Ferdinando, nostro padre e nostro re... ». De même, à côté des hymnes de la classe populaire (des travailleurs, des conscrits, des émigrants, des déshérités...), au cours de la Belle Époque on commence à entendre aux premiers refrains nationalistes (« Tripoli bel suol d'amore... ») qui aboutissent lors de la Grande Guerre dans les chants héroïques qui célèbrent la patrie. Puis, tandis que sur le versant fasciste résonnent « Santo manganello » et « Africanina », la gauche est fertile en chansons de la Résistance : *Fischia il vento*, *La badogliete*, *Bella ciao*...

À partir de la seconde moitié du XX^e siècle, la musique et la chanson se transforment profondément, parallèlement à l'intensification des conflits générationnels : avec la séparation entre le monde des adultes et des jeunes, la musique devient l'un des langages qui interprètent le mieux la distance entre la génération endoctrinée par le fascisme et marquée par la guerre et les enfants du baby-boom. Pivato passe en revue les grands thèmes sociaux de l'après-guerre : le mythe et l'anti-mythe américain, le communisme, soixante-huit, le beat, le rock, le déclin des années 1980, les groupes rap des années 1990, jusqu'à la récupération musicale de la mémoire de la droite avec les chansons qui rappellent l'imaginaire fasciste et la mythologie médiévale du nord de l'Europe, parallèlement à la récupération par la gauche de chants partisans pour en faire une « musique globale ».

En somme, même si on peut déplorer dans le vaste choix de chansons et d'auteurs quelques oublis regrettables (par exemple, l'auteur-compositeur Daniele Silvestri, très attentif à l'histoire, est passé totalement sous silence), ce livre constitue une première étude qui considère avec sérieux les textes et les mélodies qui ont forgé le caractère national des Italiens. Ces textes mériteraient sans aucun doute d'être analysés conjointement avec les outils de la critique littéraire, afin que cette « bande originale » de l'histoire de l'Italie prenne la place qui lui est due dans l'histoire de la culture italienne contemporaine.

Laura Fournier-Finocchiaro

Critica del repubblicanesimo

Luca Baccelli

Rome-Bari, Laterza (Percorsi), 2003, 176 pages, 24 euros.

L'ouvrage de Luca Baccelli sur la pensée politique républicaine s'inscrit dans une réflexion sur l'état politique contemporain à l'échelle du monde. Celui-ci se caractérise avant tout selon l'auteur par la conviction que la démocratie est le seul régime légitime, par une crise de la politique au sens large du terme, par le mouvement de la globalisation, et enfin par les effets de plus en plus prégnants de la loi du marché.

Dans ce contexte, la pensée politique républicaine est-elle à même de fournir des instruments conceptuels pour définir et comprendre les autres mondes possibles? Non, selon Luca Baccelli, si l'on s'en tient à la vision « standardisée » du républicanisme, largement diffusée depuis trente ans : l'appel à la participation civique et à la vertu, mâtinée d'une forme quelconque de « religion civile », ne trouvera aucun écho dans le contexte de crise politique qu'est le nôtre. Oui, si l'on entreprend de déconstruire cette vision commune du républicanisme.

Le premier pas dans cette voie consiste à accepter que le républicanisme soit un ensemble de visions et de concepts très différents et non pas un discours unifié. Corrélativement, il s'agit de conférer à la pensée de Machiavel une place prééminente dans le dispositif républicain, sans pour autant reprendre l'interprétation aristotélisante que John G. A. Pocock en a donnée dans *Le Moment machiavélien* (1975). Il faut plutôt donner tout son poids à la théorie machiavélienne du conflit civil comme condition d'accès du peuple à la politique, du développement de la liberté civile et d'augmentation de la puissance du corps politique. Un tel détour par Machiavel permet de mettre en évidence les tensions au sein du courant de pensée républicain.

Luca Baccelli utilise donc Machiavel comme un « catalyseur » pour discuter à nouveaux frais certains principes du républicanisme. Trois idées sont au centre de son argumentation. Tout d'abord, celle du sentiment d'appartenance à la communauté politique. Il défend la perspective selon laquelle ce sentiment doit être analysé plutôt comme le produit artificiel du conflit civil que comme une adhésion spontanée du citoyen à la cité ou comme un héritage reçu passivement. Cela exige de percevoir le conflit civil comme un processus intégratif. En outre, Luca Baccelli aborde la critique républicaine du langage juridique et des droits subjectifs pour affirmer qu'elle n'est que partiellement convaincante. Le droit a aussi son efficacité dans le champ politique et il faut moins chercher à s'en débarrasser qu'à articuler l'idée des droits subjectifs à une vision conflictuelle du politique. Enfin, il s'agit de comprendre que le principe d'un gouvernement par le droit (*la rule of law*) n'est pas incompatible avec une analyse de l'action politique qui accorde une place centrale aux revendications et aux luttes pour les droits.

Cet ensemble de thèses est défendu avec modestie : Luca Baccelli ne prétend pas élaborer une nouvelle « théorie » du républicanisme. Il entend tirer profit de sa lecture de Machiavel pour mettre en lumière des connexions invisibles au républicanisme « standardisé », au libéralisme et au communautarisme. On retrouve dans cette intention une autre inspiration machiavélienne : l'auteur des *Discours* et du *Prince* n'avait pas non plus cherché à élaborer de théorie au sens strict du terme. Cependant, l'ouvrage de Luca Baccelli témoigne d'une véritable ambition : celle de concevoir « un réalisme républicain » du point de vue à la fois conceptuel et pratique, c'est-à-dire une pensée politique en prise avec les questions contemporaines et dotée d'un réel pouvoir d'éclaircissement en vue de l'action.

Cette ambition a un triple mérite. Le premier est d'offrir une présentation très informée des pensées politiques libérale, républicaine et communautarienne. Le second est de donner à voir, à partir d'une exégèse sérieuse, un autre Machiavel que celui de deux interprétations les plus connues aujourd'hui : celle de John G. A. Pocock, déjà citée, résolument civique et morale, et celle d'Antonio Negri (*Le pouvoir constituant, essai sur les alternatives de la modernité*, É. Balibar et F. Matheron trad., PUF / Pratiques théoriques, 1997), avant tout fondée sur le rôle que doit jouer « la multitude ». Le troisième est de relever le défi d'une articulation entre la perspective du conflit civil et celle, indissociable de la démocratie contemporaine, du droit et des droits subjectifs.

Marie Gaille-Nikodimov

Bios. Biopolitica e filosofia

Roberto Esposito

Turin, Einaudi, 2004, 215 pages, 18,50 euros.

Le livre de Roberto Esposito porte sur le concept de « biopolitique », aujourd'hui très prisé par bon nombre de philosophes, qui le reprennent à Michel Foucault, celui qui l'a sinon inventé du moins re-lexicalisé de façon décisive. Esposito fait le constat de la grande indétermination et ambivalence du terme de « biopolitique », un terme qu'il considère à la fois d'une très grande pertinence heuristique et d'une non moins grande ambiguïté conceptuelle. C'est là ce qui explique l'ambivalence des jugements qui sont aujourd'hui portés sur la biopolitique, entre condamnation et exaltation ; une ambivalence déjà présente dans les textes de Foucault lui-même, et que l'auteur entend ici résorber. Sa thèse principale est qu'entre les deux pôles constitutifs du concept – vie et politique –, il y a un écart, une « faille sémantique », que le seul usage du concept de biopolitique ne réussit à combler qu'en *soumettant* la vie à la politique ou la politique à la vie. Seul un autre concept, qu'Esposito développe depuis quelques années (voir notamment *Immunitas. Protezione e negazione della vita*, Turin, Einaudi, 2002), est capable à ses yeux de mieux rendre compte de l'articulation entre vie et politique qui constitue le propre de notre modernité : l'*immunisation* ou l'*immunité*, terme à la fois biologico-médical et juridico-politique, qui désigne un mécanisme de « protection négative » de la vie individuelle, un processus visant à conserver la vie à travers l'inoculation de ce dont elle doit précisément se protéger, mais aussi à protéger l'individu contre la communauté et ses obligations.

Dans le premier chapitre, « L'énigme de la biopolitique », Esposito reconstitue toute l'histoire du terme de biopolitique, depuis ses premières occurrences au tout début du ^{xx}e siècle, distingue trois lignes interprétatives (organiciste, anthropologique et naturaliste), et développe enfin la lecture foucauldienne. À travers « Le paradigme de l'immunisation », l'auteur entend montrer ensuite que les principales notions fondatrices de la modernité politique – souveraineté, propriété, liberté – répondent à une logique immunitaire, et en particulier au besoin de protéger la vie de la communauté et de garantir la vie des individus face aux risques que fait encourir l'existence communautaire. « Biopouvoir et biopuissance » est un chapitre entièrement consacré à Nietzsche, dont toute la philosophie est réinterprétée dans les termes de la biopolitique et de l'immunisation : la volonté de puissance est cette force de vie entièrement positive que Nietzsche oppose au nihilisme du ressentiment, lequel ne serait autre chose que le processus d'immunisation proprement moderne. « Thanatopolitique (le cycle du *génos*) » développe les thèmes constitutifs de la biopolitique nazie, à travers une analyse des notions de régénération, dégénération, eugénisme et

génocide, à l'issue de laquelle l'auteur identifie les trois principaux « dispositifs immunitaires » à l'œuvre dans le nazisme, qu'il définit comme « normation absolue de la vie », « double clôture du corps » et « suppression anticipée de la naissance ». Ce sont ces trois dispositifs qu'il s'agit alors de déconstruire, ce à quoi s'attache le dernier chapitre intitulé « Philosophie du *bios* », l'objectif consistant à renverser une biopolitique négative en une biopolitique positive, non plus une biopolitique *sur* la vie mais une biopolitique *de* la vie.

C'est là un livre susceptible d'alimenter le débat philosophique actuel, sur un sujet dont l'actualité éditoriale a récemment encore été confirmée par la publication des cours de Foucault au Collège de France des années 1978-1979 (et que l'auteur ne peut donc avoir lu que très partiellement au moment de l'écriture de son livre). Esposito fait preuve d'une rigueur bienvenue dans son usage de la catégorie de biopolitique, à l'heure où certains n'hésitent pas à s'en servir pour amalgamer dans un même mouvement les camps de concentration nazis et les camps de réfugiés humanitaires, et faire du *camp* la forme paradigmatique de l'état d'exception permanent qui caractériserait notre modernité politique (voir les derniers travaux de Giorgio Agamben, notamment *Homo sacer*, Paris, Le Seuil, 1998). Rien de tout cela chez Esposito, mais au contraire un souci de comprendre les liens paradoxaux qui permettent tout à la fois de lier et de distinguer radicalement la politique de mort nazie et l'histoire plus large de la biopolitique dans les démocraties occidentales. De ce point de vue, les pages qu'il consacre à l'histoire sémantique de la notion sont utiles, notamment en France où l'on a trop souvent tendance à croire qu'elle ne naît qu'avec Michel Foucault. De même, le chapitre consacré au nazisme est, sinon le plus original, du moins le plus éclairant du livre, en particulier lorsque l'auteur s'attache à penser des objets très concrets comme l'eugénisme ou le rôle des médecins à l'intérieur du régime. La nouveauté du livre est sans aucun doute sa proposition théorique centrale, relative au « paradigme immunitaire », dont Esposito fait la clé explicative de toute la politique moderne : thèse forte et stimulante qui mérite d'être diffusée et discutée, d'autant plus qu'elle est en grande partie construite dans le cadre d'une lecture de la philosophie française contemporaine bien présente dans le livre, de Georges Canguilhem à Jean-Luc Nancy en passant par Foucault, Deleuze et Derrida.

Venons-en aux réserves. La plus importante concerne le haut degré d'abstraction de la plus grande partie du livre. Le lecteur attiré par une introduction prometteuse - qui met en perspective des événements « biopolitiques » contemporains de nature aussi différente que l'arrêt Perruche, le massacre concluant la prise d'otages du théâtre de Moscou en 2002, les effets dévastateurs du sang contaminé en Chine ou encore le développement d'une génération entière d'enfants nés des viols ethniques massivement pratiqués au Rwanda en 1994 - est ensuite déçu que tous ces événements ne constituent que la mise en bouche d'un discours qui déploie avec art des subtilités dialectiques maintenues le plus souvent à un niveau purement conceptuel. Son bien-fondé réside en effet bien plus dans sa capacité à repenser la tradition philosophique que dans

son aptitude à penser des événements nouveaux et problématiques : c'est le sous-titre du livre qui en révèle le contenu véritable. Et c'est bien là ce qui ne rend pas toujours convaincante la thèse du « paradigme immunitaire » (pour ne rien dire du tic philosophique du « paradigme », en vertu duquel *la* modernité serait intelligible à partir d'un principe unificateur jusqu'à présent resté dans l'ombre) : hormis les pages consacrées à la « philosophie » bien concrète de la politique nazie, la démonstration de l'existence d'un « processus d'immunisation » proprement moderne n'est déployé qu'à travers l'analyse d'une série de philosophes canoniques, notamment Hobbes, Locke, Tocqueville, Nietzsche ou encore Heidegger. Il s'ensuit que, sauf à identifier l'histoire et le réel à la seule histoire de la philosophie, le « paradigme immunitaire » apparaît plus apte à expliciter les effets de certaines pensées (comme la souveraineté hobbesienne) ou à éclairer le diagnostic porté par certains philosophes sur la modernité (comme le « ressentiment » nietzschéen), qu'à convaincre de l'existence d'un processus politique fondamental qui investirait toute la modernité. Loin de surmonter les apories bien réelles de la biopolitique foucauldienne, le chapitre consacré à l'immunisation semble ainsi tomber dans le travers que Foucault savait éviter plus que tout, consistant à confondre l'histoire des théories philosophiques canoniques et celle de la rationalité moderne. Tel était bien l'enjeu du privilège que ce dernier accordait à des discours bien souvent enfouis et oubliés, mais toujours directement articulés à des pratiques. Il en va ainsi du discours sur la lutte des races, auquel Foucault « rend hommage » dans son cours de 1976 non pas parce qu'il en partagerait les thèses, non pas parce qu'il penserait qu'effectivement le droit et l'ordre politique existant ne sont que les instruments dont usent les vainqueurs des conflits entre races pour asseoir leur pouvoir (contrairement à ce que semble laisser entendre Esposito p. 19 ou p. 101), mais parce que ce discours a eu une effectivité et des effets politiques (de l'extrême gauche jusqu'à l'extrême droite) au moins aussi importants que la pensée de la souveraineté propre à la tradition de la philosophie politique.

Ce décalage entre le contenu purement philosophique du discours d'Esposito et la dimension pratique de la réalité biopolitique apparaît enfin dans le chapitre conclusif. L'auteur y trace les linéaments d'une « philosophie affirmative du *bios* » qui consiste à opposer des concepts et des philosophies permettant de penser une articulation positive entre vie et politique, allant dans le sens de la *communitas*, aux concepts négatifs qui n'orientent la politique que dans celui de l'*immunitas*. Ainsi de la *chair*, ouverte et multiple, à opposer au *corps*, excluant et identitaire ; ainsi du plan d'*immanence* sur lequel Spinoza place la vie et la norme, opposé à la *transcendance* hobbesienne de l'obligation juridique consécutive à l'exigence de conservation de la vie ; ainsi enfin de la normalité biologique telle qu'elle est pensée par Canguilhem, puissance perpétuellement créatrice de nouvelles normes, opposée à la normalité « immunitaire » pensée sous la seule forme de l'autoconservation, de la prévention et du rejet de la maladie. Fort bien, mais quelle traduction politique donner à de tels efforts de pensée ? Tout lecteur sera enclin à suivre Esposito sur les traces

d'une communauté non « immunitaire » plaçant vie et normes en une relation égale et réciproque. Mais tout cela ne reste-t-il pas bien illusoire si aucune proposition n'est faite, en termes non seulement de pratique mais même de pensée politique? Ou faut-il imaginer que la puissance des philosophèmes est telle que ceux-ci sauront, une fois partagés par la communauté des philosophes, nous faire passer naturellement d'une biopolitique négative à une biopolitique positive?

Romain Descendre

Sites internet

c18 Bibliographies On-Line

<http://www.c18.rutgers.edu/biblio/>

WebChron : The WebChronology Project

<http://campus.northpark.edu/history/WebChron/index.html>

The Digital Scriptorium

<http://sunsite.berkeley.edu/Scriptorium/>

Les sites mettant à la disposition des historiens des instruments bibliographiques sont certainement les plus utiles. On peut ici signaler le site *c18 Bibliographies On-Line*, dirigé par Jack Lynch, de la Rutgers University, consacré exclusivement au XVIII^e siècle américain et européen.

La page d'accueil, simple et bien organisée, est surmontée d'une barre de navigation qui permet de choisir, de façon préliminaire, de consulter la section européenne ou américaine, ou bien d'utiliser une fenêtre de recherche active aussi bien à l'intérieur du site que plus généralement sur le web, par le biais du moteur de recherche *Whatuseek*. En outre, il est possible de parcourir et de consulter une vaste liste de liens vers d'autres sites (certains, particulièrement utiles, offrant des sources en version digitale), de prendre connaissance et d'utiliser les résultats de projets destinés à mettre en ligne d'amples bibliographies et des recherches consacrées, entre autres auteurs, à Voltaire, Morellet, Helvétius, Linné, d'être informés des colloques et des manifestations, et de contacter l'auteur du site et ses collaborateurs. Mais surtout, ce site offre d'intéressantes ressources bibliographiques, qui concernent une large liste d'auteurs, d'Edmund Burke à Edward Gibbon, de David Hume à Thomas Jefferson ou Jonathan Swift.

Chaque bibliographie commence par indiquer d'autres bibliographies scientifiques, qui font référence aussi bien aux œuvres de l'auteur qu'aux ouvrages critiques, puis mentionne les éditions, complètes ou partielles, la correspondance, les anthologies, les biographies et les essais. Sans avoir la prétention d'être exhaustif, ces instruments sont utiles, mais on pourrait peut-être leur reprocher d'être tournés presque exclusivement vers le domaine anglo-américain, et, de façon plus limitée, vers le domaine français. Le travail de Lynch constitue néanmoins une ressource qui mérite d'être connue et utilisée.

Parmi les instruments consultables en ligne et utiles pour le travail de l'historien, nous signalons aussi le *WebChronology Project*, réalisé par David W. Koeller et par la North Park University de Chicago. Il s'agit, en substance, d'un recueil de chronologies, mises à disposition sur le réseau avec une grande flexibilité.

La page d'accueil est claire et bien organisée : à droite se trouve la liste des chronologies disponibles, chacune d'entre elles étant construite selon un critère précis. Nous avons ainsi une chronologie universelle, suivie par diverses chronologies : africaines, centre et sud-américaines, bouddhiste, de la Chine et de l'Asie orientale, chrétienne, de l'Inde et de l'Asie méridionale, islamique et juive, du bassin méditerranéen, du Moyen-Orient et de l'Asie occidentale, de l'Amérique du Nord, de la Russie et de l'Europe orientale, de la technologie, des États-Unis d'Amérique, de l'histoire de l'art occidental, de la culture occidentale, de l'Europe centrale et occidentale, de la littérature, de la musique et de la philosophie occidentales.

Au centre, il est possible de visualiser des informations sur le projet, sur le site, ainsi qu'un glossaire. La barre de navigation de la page d'accueil offre par ailleurs la possibilité de se connecter à des liens extérieurs, en particulier à la North Park University de Chicago et au département d'histoire de cette même université.

La consultation de chaque chronologie permet également d'accéder à des sources et à quelques exemples (mais très généraux) de littérature secondaire, soit rédigés par les auteurs du site, soit présents dans d'autres sites rattachés.

Dans l'ensemble, il s'agit d'une ressource utile, surtout pour la facilité et la rapidité d'accès, en particulier comme instrument didactique.

Si les manuscrits constituent une source fondamentale pour l'historien, les instruments qui permettent leur consultation ne sont pas moins importants pour les chercheurs. Même si la vision directe des originaux reste indispensable pour une lecture correcte et précise, l'usage de copies peut cependant se révéler d'une extraordinaire utilité. Ces dernières années, aux côtés des instruments plus traditionnels de reproduction, sur pellicule photo, sous forme de microfilms et microfiches, on a eu de plus en plus recours aux nouveaux moyens informatiques et à la digitalisation, très avantageux surtout pour la plus grande facilité de consultation. Parallèlement, un nombre toujours croissant d'institutions de conservation, de bibliothèques et d'archives, continuent à rendre disponibles leurs fonds, imprimés et manuscrits, sous cette forme. Les textes ainsi reproduits sont souvent rendus accessibles sur le réseau, avec des avantages incomparables du point de vue de la circulation.

Parmi les sites qui offrent ce service, nous signalons *Digital Scriptorium*, dirigé par Consuelo W. Dutschke, de la Columbia University, auquel collaborent de nombreuses universités et institutions américaines prestigieuses : Berkeley, la Columbia University à New York, Philadelphie et San Francisco.

La page d'accueil est extrêmement bien organisée et présente de façon claire et synthétique le projet qui a donné naissance au site, tandis qu'à droite il est possible d'accéder aux sections internes qui concernent les données techniques, les détails du projet, la question des droits d'auteur et surtout la recherche de manuscrits publiés en ligne.

Lectures

C'est cette dernière partie, bien entendu, qui est la plus intéressante dans *Digital Scriptorium*. Elle contient de nombreuses possibilités de recherche, par institution de conservation, par cote, reliure, provenance, jusqu'au titre, à l'auteur, aux parties du texte, dates, et ainsi de suite. Les manuscrits sont décrits de façon complète. Dans le cas où plusieurs manuscrits sont réunis dans un seul volume, chacun est décrit aussi de façon séparée. Enfin, pour chaque manuscrit, on peut obtenir des informations sur le texte et demander une reproduction photographique digitalisée, disponible en petit, en moyen et en grand format, pour permettre une lecture facile. À côté de chaque photographie se trouve aussi une échelle de référence pour les mesures, en centimètres et en pouces. Nous signalons seulement l'absence de photographie de la reliure, qui est néanmoins systématiquement décrite.

Pour conclure, *Digital Scriptorium* se révèle un instrument utile et bien fait, selon les meilleurs critères scientifiques, capable de faciliter grandement le travail du chercheur, en rendant facilement disponibles des sources importantes et pas toujours facilement consultables.

Christian Zendri

Traduit de l'italien par Laura Fournier-Finocchiaro